

Jeff Kinney au kid parade

Il pensait écrire pour les adultes, son Journal d'un dégonflé sera un succès planétaire chez les jeunes. Libé a rencontré l'auteur furieusement ordinaire du phénomène, avant la sortie du tome 8 de sa série, le 8 janvier.

Cent cinquante millions d'exemplaires vendus, quarante-deux traductions, trois adaptations au cinéma. Les chiffres sont étourdissants. Pourtant, la série de livres dont on parle est parfaitement inconnue de toute personne de plus de 12 ans (ou non affiliée à des individus prépubères). C'est donc dans une relative discrétion que le *Journal d'un dégonflé* de Jeff Kinney, dont le huitième tome, *Pas de bol !*, paraît le 8 janvier, est devenu l'un des plus impressionnants best-sellers de littérature jeunesse du XXI^e siècle - derrière "Harry Potter". Aux Etats-Unis, le tome 9 de la série, sorti en novembre, figure parmi les 20 meilleures ventes d'Amazon en 2014. Bref, c'est le roman illustré que les collégiens s'arrachent, et ce depuis 2007. Cela ne tient pourtant pas à l'originalité du scénario : sous-titrée "L'ado ordinaire le plus célèbre de la planète", et entremêlant dessins et textes, la série raconte avec humour le quotidien d'un collégien américain prénommé Greg. Le succès littéraire tiendrait-il à un pitch banal comme un bol de céréales ?

Un grand gaillard du Maryland : le créateur de la série, Jeff Kinney, 43 ans, rencontré en décembre lors de son premier passage en France, ressemble à l'image qu'on s'en faisait. Souriant, pragmatique, efficace. Dans les années 90, cet Américain bon teint rêvait de devenir un dessinateur à succès, façon Bill Watterson, le créateur de Calvin et Hobbes. Jeff Kinney fantasmait d'apposer sa signature dans les grands journaux, sur des strips qu'on lirait à l'heure du café. Vingt ans plus tard, il est bel et bien devenu un dessinateur star mais les choses ont pris une tournure différente. "Pendant trois ans, j'ai envoyé mes dessins à des journaux. Ils n'ont jamais été pris." Jeff Kinney avait de toute manière un autre métier : il est - toujours - concepteur de jeux vidéo. Un jour de 1998, il décide de raconter son enfance en BD. Il mettra huit ans à écrire ce qui deviendra le *Journal d'un dégonflé* - il noircit alors 1 300 pages. A ce moment-là, Kinney est persuadé qu'il s'adresse à un public adulte. Il envoie son manuscrit à un éditeur, qui lui indique que son livre s'adresse en fait davantage aux jeunes lecteurs. Une fois la surprise passée, son pragmatisme reprend le dessus : il procède à quelques ajustements, découpe son histoire en plusieurs tomes, puis teste quelques saynètes sur un site dédié aux 8-12 ans, *Funbrain.com*. Le succès sera à la fois spectaculaire et constant. Spectaculaire car la marque du Wimpy Kid, nom américain du dégonflé, se décline désormais via un site internet, de nombreuses pages de fans et quelques produits dérivés. Constant car huit ans après la publication du premier livre, le tome 8 de la série suscite encore beaucoup d'espoirs pour *Le Seuil*, son éditeur français : le tirage initial est fixé à 100 000 exemplaires. Pourquoi le *Journal d'un dégonflé* plaît-il autant, partout, et depuis si longtemps ? Voici quelques éléments de réponse.

Le consensualisme du cadre

L'action se passe en Amérique, c'est-à-dire nulle part ; Gregory Heffley est un garçon d'environ 12 ans. Il vit dans une banlieue résidentielle. Dans aucun des récits de la série il ne sera fait mention d'une quelconque couleur locale, d'un quelconque terroir. On aperçoit des maisons, des chambres d'enfants, des télévisions, un collège, des chiens, des voitures et des supermarchés. La ville de Greg est une ville incolore, comme les dessins qui jalonnent le récit : Jeff Kinney croque des saynètes en noir et blanc, afin que tout enfant, quelle que soit son origine, dit-il, puisse s'identifier au héros ou à ses amis. De la même façon, Greg se doit d'être universel, donc pas trop occidental : Jeff Kinney dit veiller à "ce qu'il ne fasse pas trop américain". Les Heffley sont une famille traditionnelle, tendance Wasp (White Anglo-Saxon Protestant). Comme dans "Le Petit Nicolas", papa travaille et maman cuisine (et Jeff Kinney de raconter qu'il reçoit des doléances à ce

.../...

.../...

sujet de la part de parents scandinaves, qui trouvent cette répartition des rôles un tantinet archaïque). Le papa de Greg est très attentif aux questions de genre - dans le sens où les garçons doivent faire des choses de garçons, comme jouer au ballon, et les filles des choses de filles, comme parler avec les copines. La mère de Greg, sorte de disciple américaine de Dolto, lui colle régulièrement la honte en racontant ses bêtises dans le journal local, où elle tient une chronique hebdomadaire sur l'éducation. Hormis cette activité "d'appoint", elle ne travaille pas.

La revanche de l'enfant du milieu

La place de Greg dans la fratrie est symboliquement importante, c'est le cadet. Tout comme Jeff Kinney, qui avoue : "Je suis moi-même sans doute atteint du syndrome de l'enfant du milieu." Celui qui a du mal à trouver sa place dans la fratrie, coincé entre l'aîné qu'on responsabilise et le benjamin qu'on dorlote. C'est exactement la trame familiale que développe le Journal d'un dégonflé. Le frère aîné de Greg, Rodrick, adore le tyranniser et le benjamin Manu, petite chose d'environ 3 ans, est le chouchou des parents - une situation qui sera à l'origine de bien des injustices. Greg est donc le symbole de ces enfants "du milieu", sans doute en mal d'(anti)-héros.

Un ado banalement normal

Jeff Kinney se présente comme un Américain normal, qui vit une vie normale dans une petite ville normale du Massachusetts : il réside avec femme et (deux) enfants à Plainville, que l'on pourrait traduire par la "ville simple". L'un de ses enfants porte un appareil dentaire. Il écrit pendant ses vacances. Il raconte qu'il a failli s'appeler Greg, et son petit héros est à son image : furieusement ordinaire. Parfois cruel, souvent drôle, Greg relève avec ironie les petits travers des adultes : "Ça m'étonne que ma mère nous vante à ce point les mérites de la famille alors qu'elle ne s'entend pas vraiment avec ses sœurs", observe le garçon au début du tome 8. Il est vrai que la vie d'un enfant ordinaire de 12 ans n'est pas toujours exaltante. "A Pâques, chez grand-mère, on a environ trois possibilités pour s'occuper, raconte Greg. On peut s'asseoir au salon pour regarder du golf à la télé avec les hommes, aller dans la cuisine discuter avec les femmes, ou traîner au sous-sol avec les gosses. Aucune de ces options ne me convient vraiment, alors je me contente de m'enfermer dans les toilettes jusqu'à l'heure du dîner." Comme l'homme dont il est la créature, Greg est un préado ordinaire auquel on peut s'identifier jusque dans l'ennui des dimanches en famille.

L'universalité des bêtises

Comme tous les enfants, Greg Heffley fait des bêtises et les camoufle comme il peut. Rejeton paresseux, copain lâcheur, frère négligent, élève moyen, il n'a pas beaucoup de courage, et pas mal d'idées désastreuses. Dans le tome 1 de la série, par exemple, il s'empiffre d'un gâteau placé bien en évidence dans la cuisine. A force d'en grignoter des petits morceaux, il se retrouve à commettre la bêtise suprême : le manger en intégralité. La ficelle est connue. Elle fut utilisée par la Comtesse de Ségur au XIXe siècle. C'est la base d'une des saynètes des *Malheurs de Sophie*, publié en 1858. Sophie de Réan y grignote tous les fruits confits de la boîte familiale ; puis, rongée par la culpabilité, elle raconte tout à sa mère. Jeff Kinney, lui, dit n'avoir jamais entendu parler de la Comtesse de Ségur : il lit surtout les ouvrages de Bill Bryson et les biographies des joueurs de NBA des années 90. Conclusion : de la Comtesse de Ségur à Jeff Kinney, la gourmandise est un vilain défaut et les bêtises sont universelles. La seule réelle différence entre les deux concerne le dosage de morale chrétienne.

.../...

.../...

La littérature "mid-grade", poule aux œufs d'or de l'édition jeunesse

Le *Journal d'un dégonflé* s'adresse à une catégorie de lecteurs que l'industrie de l'édition jeunesse regarde avec les yeux de l'amour : les 9-12 ans. Pourquoi ? Car il semble que ce soient eux qui fassent les grands succès de librairie. Si la série des Harry Potter a dépassé les 400 millions d'exemplaires vendus, c'est en partie grâce aux collégiens. Même chose pour le *Journal d'Anne Franck* ou les romans de Roald Dahl. Les Américains ont donné un nom à cette catégorie à mi-chemin entre les petits livres pour enfants et la littérature pour ados ou jeunes adultes : le middle grade ou mid-grade. Et c'est en partie elle qui fait tourner l'édition jeunesse, laquelle représente environ un quart du chiffre d'affaires du secteur. Voilà pourquoi les 9-12 ans sont l'objet de beaucoup d'attention. "Les éditeurs avaient délaissé cette tranche d'âge au profit de la littérature pour adolescents mais il semble qu'il y ait un réinvestissement depuis quelques années", observe Vincent Monadé, directeur du Centre national du livre. Et pour cause. "C'est plus facile de faire lire les 9-12 ans que les 11-14 ans. Le décrochage se fait vers 13 ans, explique Béatrice Decroix, directrice du pôle Jeunesse de La Martinière Groupe, qui publie le *Journal d'un Dégonflé*. Le mid-grade est un âge où l'on veut s'affranchir de la famille et s'émanciper, tout en écoutant encore les parents et les profs."

Ainsi, depuis que la formule de Kinney "dessins + roman mid-grade" a fait ses preuves, on a vu arriver, au printemps 2014, un certain Tom Gates, de Liz Pichon, qui raconte en dessins... le quotidien d'un collégien. Les ventes furent moindres (40 000 exemplaires) mais largement satisfaisantes. En 2015, cap sur l'innovation avec l'arrivée d'une fille : le *Journal d'une peste*, ouvrage made in France élaboré à Lille, raconte la vie de Fannette, 12 ans. Comme Tom Gates et Greg Heffley, Fannette fait dans la transgression : elle n'a "pas envie d'être polie, pas envie de tout faire bien et d'être gentille avec tout le monde". Pour le reste, on assiste à une débauche de points d'exclamation et d'interjections : "Hyper grave !" "Les parents sont vraiment des gens bizarres !" "Whouaaah THE carnet !" "Dégage de ma chambre !" "Abusé !" et à une variété infinie de typographies et de polices de caractère. Preuve que la littérature mid-grade fait recette, le tirage initial reflète bien les espoirs de La Martinière Jeunesse : 20 000 exemplaires. Béatrice Decroix, se félicite d'avoir trouvé "un antihéros féminin". Même si le choix d'une fille peut augurer de ventes plus décevantes, car "un livre mettant en scène un héros masculin sera lu par des garçons et des filles ; mais un livre mettant en scène une héroïne féminine ne sera lu que par des filles".

Pendant ce temps, le placide Jeff Kinney s'attelle au dixième tome de son *Journal* - et au scénario de la quatrième adaptation cinématographique de la série. L'homme, qui n'est à l'évidence pas un cabotin, semble sincèrement considérer son succès comme un accident heureux : "Dans ma tête, j'écris toujours pour les adultes, mais il faut se rendre à l'évidence : ce sont les enfants qui me lisent."

par Johanna Luyssen
(Libération - vendredi 2 janvier 2015)

<http://www.liberation.fr>